

Des petits tétras à l'altération du climat – Vers des génocides doux?*

Jean Martin

Depuis quelques années, sur l'incitation d'un ami ornithologue, je suis monté chaque printemps, tôt le matin, au-dessus de la Riviera vaudoise, espérant voir des petits coqs de bruyère (tétras lyre) à la période des amours. On les entend bien, avec leur roucoulement caractéristique, pas très fort mais qui peut donner l'impression de remplir l'espace dans le silence blanc des Préalpes. Plusieurs fois, nous n'en avons vu que de loin, juste avant qu'ils ne s'envolent... J'ai été plus heureux récemment et ai observé un bon moment deux coqs paradant sur un champ de neige. Privilège (c'est ainsi que je le ressens) d'observer des animaux qu'on ne voit pas de sa fenêtre et dont on sait que la présence humaine les dérange.

Plus rare, plus farouche et plus menacé encore est le grand tétras, qui vit dans quelques sites du Jura et auquel un scientifique a récemment consacré sa thèse, en vue de définir ce qu'on peut faire pour que cet habitant de notre région n'en disparaisse pas (*24 Heures*, Lausanne, 17 avril 2001). On a remarqué que le stress d'être dérangés rendait «fous» certains grands coqs, qui paradoxalement devenaient agressifs vis-à-vis de l'homme; ce pourrait être un signe avant-coureur de leur extinction ici.

La nature n'est bien entendu pas figée et, à l'échelon de la planète, des centaines d'espèces animales ou végétales disparaissent chaque année, même sans intervention humaine. Je suis cependant de ceux qui estiment que nous devons déployer plus d'efforts pour sauvegarder des biotopes permettant la (sur)vie d'animaux qui s'accommodent mal de notre présence intrusive. Sans doute l'être humain a-t-il une priorité mais cela ne saurait signifier qu'il a tous les droits; au contraire son intelligence et sa maîtrise sur l'environnement lui donnent des devoirs. Ici revient à l'esprit le réchauffement climatique, dont on ne peut plus contester qu'il est dû surtout à l'activité de l'homme; il aura d'ailleurs des conséquences pour les coqs de bruyère: ces

oiseaux ont besoin d'un climat frais et l'élévation thermique contribuera à les faire disparaître de leur habitat actuel.

Plusieurs intentions affichées par la nouvelle Administration des Etats-Unis sont exemplaires d'une conviction que l'homme (que l'on hésite dans ce cas à appeler *sapiens*) a toute liberté de détruire. Exemples aussi d'une suffisance et d'une volonté de suprématie, non seulement vis-à-vis de la nature mais des humains du reste de la planète: refus de mettre en œuvre le Protocole de Kyoto sur le climat parce que c'est «mauvais pour l'économie américaine», encouragement de l'usage des combustibles fossiles et de la recherche pétrolière en Alaska (dans des régions de nature encore vierge). George Bush Sr avait dit à la Conférence de Rio de 1992 «le style de vie américain (lire: celui des USA, pas celui des pauvres du continent) n'est pas négociable» ... Comment mieux scier la branche sur laquelle on est assis?

Je ne suis guère porté sur l'hyperbole. Néanmoins, j'estime comme plusieurs commentateurs que, si les responsables de génocides perpétrés avec des kalachnikovs et des machettes sont des criminels, il n'y a pas de raison adéquate pour juger différemment ceux dont les actions, en gants blancs et langage diplomatique, entraîneront la malnutrition, la maladie et la mort de millions de personnes. Par exemple parce que leur lieu de vie disparaîtra sous l'eau (au Bangladesh en cas d'élévation très modeste déjà du niveau de la mer) ou deviendra improductif (désertification accélérée du Sahel liée au réchauffement). Allons-nous ainsi vers un temps de génocides lents ou doux, déterminés par les leaders de grands pays amis? Une autre sorte de guerre propre? Possible. Probable.

Khalil Gibran a écrit: «Terre, tu es magnanime (...) Nous engrangeons dans tes antres nos scories et nos excréments et tu remplis nos greniers et nos tavernes. Nous disséquons tes entrailles pour en extraire canons et fusées, et de nos ossements tu crées le lys et la rosée». Cette Terre a une certaine résilience, pour employer un mot à la mode. Pour combien de temps encore?

* Version partiellement révisée d'un Editorial paru dans *24 Heures* (Lausanne), le 23 juin 2001.